

pusculaire où s'agitaient de curieuses créatures. Clinton sut d'instinct qu'il s'agissait des Gnoris (ce sont des créatures aquatiques mythiques propres à Lovecraft) à barbes et nageoires construisant leurs dédales, et que la cité n'était autre qu'Ilek-Vad, dont on rapportait, dans le pays d'Ulthar, par-delà la rivière Skai, qu'elle était le joyau parmi les joyaux de la contrée des rêves.

Clinton ne comprit pas trop comment cela se produisit, mais, tout comme dans la plupart des rêves, la séquence fut interrompue pour le retrouver assis, sur le trône d'opale dans la salle royale, au sein d'immenses statues de jade représentant les souverains qui l'avaient précédé. Car il était devenu le roi d'Ilek-Vad, sans qu'il puisse appréhender pourquoi. Mais, à son côté, se dressait son guide, dans la salle vide. Ce dernier lui lança :

— Désormais, tu es le souverain de ce royaume à l'instar de Randolph Carter autrefois – mais pour un instant, et pour une certaine épreuve à surmonter ! Arme-toi de courage, car tu te dois de parvenir au terme de la mission qui t'a été attribuée. Sache que seul le roi d'Ilek-Vad peut pénétrer dans le temple. Mais, à partir de ce moment, tu dois te bander les yeux, car nul n'ose et ne peut affronter la vision du dieu que l'on vénère dans le temple d'onyx aux minarets de basalte !

Sur ce, Umr At Tawill recouvrit les yeux de Clinton d'un bandeau pour qu'il ne pût contempler la déité qui trônait dans le temple, et un nouveau nuage obscur l'empêcha de voir quoi que ce soit avant de pénétrer dans le temple en question. Mais le bandeau n'était point opaque et Clinton put entrevoir l'immense nef du temple aux mille flambeaux, alors que s'inclinaient devant la statue de la divinité d'obscurs personnages revêtus de robes de bures et de cagoules qui empêchaient de voir leur forme. Mais on chuchotait tout bas à Ilel-Vad qu'ils n'étaient point humains, parce qu'ils étaient la progéniture de Shub-Niggurath et qu'ils n'obéissaient qu'aux anciens dieux. Non point les dieux débonnaires qui vivaient à Kadath, mais ceux qui les avaient précédés, et qui étaient nettement moins débonnaires à l'égard du genre humain.

Partiellement aveuglé par son bandeau, Clinton ne put qu'entrevoir ces silhouettes, jusqu'à ce que l'office fût achevé. Puis les prêtres délaissèrent les lieux et il put s'avancer jusqu'au chœur du temple. Il s'arrêta devant la statue que personne ne devait voir, en dehors des prêtres, car elle était trop horrible pour les simples mortels. Il put pourtant entrevoir les doigts de la statue dont chaque anneau consistait en un crâne humain.

Et il aperçut, horrifié, le calice reposant sur l'autel où gisait une vermine grouillant de manière répugnante, et dont les prêtres semblaient s'être rassasiés au cours de l'office.

Mais la volonté qui l'avait guidé jusque-là lui enjoignit de se saisir du sceptre en orichalque qui ornait la statue. À peine l'eut-il arraché qu'un hurlement strident, terrifiant au-delà de toute mesure, retentit dans le temple, multiplié par la vastitude de l'endroit.

L'instant d'après, il se vit survoler à nouveau la cité resplendissante, mais endormie, le sceptre à la main. Il traversait à nouveau maintes contrées, mais la nuit était apparue et, débarrassé de son bandeau, il put apercevoir les étoiles scintillantes dont il ne reconnut aucune constellation connue dans le monde de l'éveil.

En revanche, il entendit un bruit insolite qui semblait accompagner son vol. Lorsqu'il se retourna, il entrevit d'étranges créatures. Elles ressemblaient à des entités pachydermiques d'où émanait une tête chevaline, et il sut d'instinct qu'il s'agissait des oiseaux Shantak, serviteurs des dieux anciens, qui le coursaient pour tenter de lui reprendre le spectre.

Au terme d'un vol cauchemardesque, Clinton survola le Bois enchanté, et Umr At Tawill, toujours à ses côtés, lui lança :

— Le terme de ta course est achevé. Lance-toi dans l'abîme et tu retrouveras ton monde !

Sans hésiter, Arthur Clinton cessa de se cramponner à sa monture et se jeta dans le gouffre. Sa chute ne dura guère longtemps, car il s'évanouit à cette occasion, et les images suivantes furent celles, plus rassurantes, de Randolph Carter et d'Étienne-Laurent de Marigny, penchés au-dessus de lui.

Alors même qu'il recouvrait ses esprits, Carter lui arracha le sceptre qu'il tenait toujours dans sa main gauche. Clinton ne ressentait aucun vertige, aucune trace de sa nouvelle expérience. Aussi put-il aussitôt prononcer d'une voix claire et forte :

— L'hypnose est achevée, à ce qu'il me semble ! Êtes-vous contents du résultat ?

Carter se borna à contempler avec admiration le joyau dont il avait pris possession. Mais Marigny lui répondit :

— Au-delà de toute espérance, croyez-nous. Vous n'avez pas idée de ce que vous êtes allé chercher pour notre compte !

— Justement, j'aimerais bien savoir en quoi j'ai été votre instrument.

professeur. Se serait-il déjà couché ? Pourtant, son examen partiel lui tenait plus que jamais à cœur, et il poussa la porte d'entrée qui n'était plus verrouillée depuis longtemps. Quelques marches à graver, et il sonna plusieurs fois... en vain. Il allait s'apprêter à revenir sur ses pas lorsque, d'un geste maladroit, il heurta la porte qui s'entrouvrit aussitôt. Le professeur ne s'était-il donc même pas donné la peine de verrouiller cette dernière ?

La tentation était trop forte. Stuart entra dans le vestibule et, par acquit de conscience, héla plusieurs fois le nom de Mankind, mais sans qu'aucune réponse ne lui parvînt. Il se dirigea vers le salon qu'il trouva vide après avoir appuyé sur l'interrupteur. Charles entreprit alors d'ouvrir la porte de la chambre du professeur lorsque ses yeux tombèrent sur une autre porte légèrement entrouverte qui laissait entrevoir une pièce dont il ne connaissait pas la nature, mais qui était manifestement éclairée.

Il appela le professeur une nouvelle fois. Mais, face au silence, il joua son va-tout et poussa le panneau de bois pour faire irruption dans une salle plus grande que le salon, dénuée de toute fenêtre.

Le professeur ne s'y trouvait pas non plus. Mais ce qu'il vit à la place le lui fit instantanément oublier pour un long moment.

La pièce fourmillait d'armoires, de tables sur lesquelles s'entassaient une quantité de volumes et de notes éparses, mais aussi des alambics, des cornues, des becs Bunsen, des éprouvettes et autres instruments qui seyaient mieux à un chimiste qu'à un archéologue. Mais ce n'est pas cela qui frappa son regard.

Sur le mur sud de la pièce se tenaient, adossés, trois cadavres momifiés dans leur cercueil de bois. Stuart n'en croyait pas ses yeux : il s'agissait d'une femme et de deux hommes, si tant est qu'on pût les qualifier ainsi. Ils étaient effectivement de véritables géants, d'une hauteur variant entre deux mètres quatre-vingt-dix à trois mètres dix ! Ils étaient extraordinairement émaciés, beaucoup plus que ne le permettrait une momification, mais avaient-ils été réellement momifiés ?

Ils étaient bien humanoïdes au premier regard, mais certains organes supplémentaires et l'agencement de leurs membres en faisaient douter. Ainsi, ils étaient dotés de surcroît d'appendices filandreux qui leur enseraient la taille, et leurs mains étaient prolongées de filaments translucides veinés d'un sang qui semblait vert sous leur peau laiteuse. Leur nez était inexistant, découvrant largement leurs orifices nasaux. Les orbites de leurs yeux étaient plus profondément creusées et leurs pupilles ressem-

blaient à ceux d'animaux aquatiques.

Leurs chevelures étaient épaisses, beaucoup trop épaisses pour des humains, et, ajoutées à leur couleur d'un vert végétal, Stuart pensa plutôt à des algues. Leurs bouches étaient plus grandes que celles d'un homme, et les dents que l'on pouvait entrevoir étaient aussi petites et pointues que celles de poissons. Ils étaient emmitoufflés dans des tuniques froissées qui leur descendaient jusqu'à la cheville, révélant des pieds qu'ils avaient comme palmés.

Stuart s'approcha un peu plus d'eux et toucha l'une des momies. La texture de la peau lui inspira un violent sentiment de dégoût, comme s'il avait touché quelque chose de glacé et de gélatineux à la fois. Des aiguilles étaient plantées dans leur bras gauche et reliées par un filtre à un conteneur dont il respira l'odeur : de l'ammoniaque – peut-être pour les maintenir à cette température gelée.

Le jeune homme ne sut combien de temps il resta devant ces créatures invraisemblables venues d'ailleurs, sinon d'un cauchemar vivant. Ainsi le professeur leur avait-il menti... mais jusqu'à quel point ?

Il parvint à se dégager de la torpeur qui venait de se saisir de lui, et il tourna son regard vers l'une des tables les plus proches. Ses yeux parcoururent un vieux grimoire brun taché de gris et dont les fermetures de cuivre étaient maintenant vertes. La couverture était dénuée de titre. Mais, en ouvrant le recueil, il put lire sur la page de garde : « *DOCTRINIS DAEMONUM ANNO DOMINI 1697*, Magdeburger Press – Aus dem Lateinischen Sprache übersetzt – Harald Heincke ».

Des lettres manuscrites ornaient cette page de la mention : « Enseignements de Démons, version allemande » – des lettres dont l'écriture était celle du professeur Mankind.

Puis Stuart jeta un regard sur un cahier plus récent, hâtivement griffonné comme par un individu en proie à une grande frénésie, la même écriture qu'il ne connaissait que trop bien.

Les premières phrases ne firent que lui confirmer ce que leur avait rapporté Mankind la veille. Mais le jeune homme devint plus attentif en tournant la page suivante. Et il lut ce qui suit :

« Le *Doctrinis Daemonum* avait donc raison, et la version pourtant expurgée de ce Harald Heincke m'a été d'une grande utilité pour déchiffrer les inscriptions des cercueils et des sarcophages. Il confirme la liste royale sumérienne trouvée dans la bibliothèque royale assyrienne de Ninive faisant état de l'extraordinaire longévité de huit rois qui auraient